



Combat

Belkacem Tir et Dominique Sicilia
Musique Ahmad Compaoré
Mise en scène Dominique Sicilia
Avec Belkacem Tir
et Ahmad Compaoré

La vie est combat, rébellion et expérimentation, voilà ce dont tu dois t'enthousiasmer jour après jour et heure après heure. Regarde-moi, je suis mort si souvent en combattant, et pourtant je suis ici avec toi tranquille à me souvenir et me réjouir de mes luttes, prêt à renaître et à recommencer. Recommencer - murmure Jean en souriant du haut du grand écran - voilà le secret, rien ne meurt, tout finit et tout recommence, seul l'esprit de la lutte est immortel, de lui seul jaillit ce que communément nous appelons la vie.

Moi, Jean Gabin. Golliarda Sapienza

S'il faudra encore 30 années pour qu'une partie des archives de la guerre (d'Algérie) soit mise à disposition, les archives de l'après-guerre, elles, se lisent tout de suite à ciel ouvert... ... La guerre est infâme, soit, mais l'après-guerre est moche. La guerre finie, l'après-guerre ne va plus cesser de durer. À partir des années 60, les Maghrébins en France ne cesseront plus de vivre dans l'ère de l'après-guerre. Ils enfanteront dans un après-guerre dont leur descendance respirera l'air.

Nedjma Kacimi, Sensible

... une relation coloniale ne s'achève pas le jour de la proclamation de l'indépendance de l'ancien pays colonisé, mais (que) des infrastructures de domination et de représentation persistent bien après la situation coloniale.

Joseph Confavreux Journaliste à Médiapart

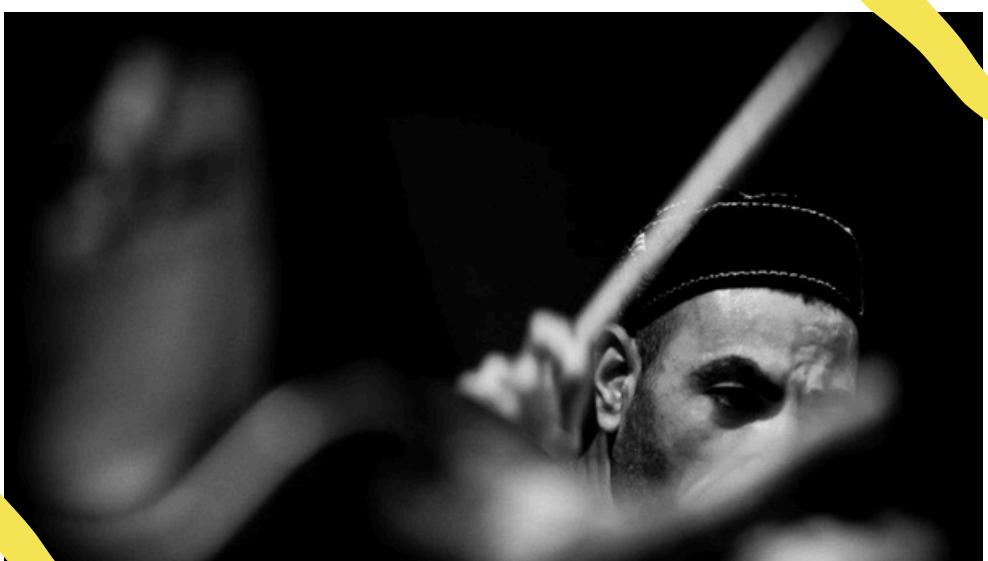


COMBAT – L'HISTOIRE

Combat, c'est le témoignage d'un homme dont les parents sont algériens. Il est né dans les années soixante, a grandi et a vieilli dans la France de l'après-guerre d'Algérie. Il raconte son combat dans sa vie de voyou. La vie de cet homme est déterminée par l'après colonisation algérienne dans la France d'aujourd'hui. Avant sa naissance, les familles d'immigrés sont accueillies dans des bidonvilles aux bords de la ville de Marseille jusqu'à ce qu'elles soient logées dans les quartiers alors neufs qu'on a appelé les Quartiers Nord. Au début des années soixante, les travailleurs venaient encore d'Italie, d'Espagne ou du Portugal. Les familles venues du Maghreb n'étaient pas majoritaires.

Le sujet de Combat c'est l'impact, les conséquences de la colonisation et de la guerre d'Algérie dans la France d'aujourd'hui. Ce que le personnage du monologue et un Français sur trois ont vécu en même temps mais dans des positions sociales différentes.

Combat est un travail de retranscription de souvenirs, de témoignages avec la possibilité de traduire, d'analyser, de trahir un peu, de rassembler les récits de sorte qu'un seul homme raconte le cours de sa vie, simplement, sans que rien de particulier ne le décide à parler. A l'origine de l'écriture de ce texte nous pensions que rien de définitif ne déciderait le personnage à se taire. Au cours du cheminement de l'écriture, nous envisageons qu'un événement l'oblige irrémédiablement



Dominique Sicilia, co-autrice et metteure en scène, scénographe.

Ce récit est co-écrit par moi, une femme européenne née en France. Parce que c'est urgent et nécessaire, et que l'expression est vitale, je me sens écrivain public, capable d'écrire cette histoire qui n'est pas la mienne sans compassion mais avec un sentiment d'injustice. C'est l'histoire du combat de cet homme pour survivre en tant que métèque, métis culturel dans son pays, la France. Il a 15 ans quand le taux d'immigration algérienne en France est le plus fort. Son histoire est vécue par lui ou par d'autres comme lui. Nous inventons les effets de ses expériences vécues.

Les faits, les actions, les situations, tout est réel. Nous les passons au filtre de notre pensée, nous inventons l'analyse de ce que vit le personnage.

De mon côté de la méditerranée, finalement, on parle peu de la guerre d'Algérie. C'est en général ainsi qu'on nomme aujourd'hui cet événement de l'histoire de France. Contrairement à la seconde guerre mondiale (certes, mondiale) dont on rappelle régulièrement les faits, les horreurs, les exactions. Je suis née six mois avant l'indépendance, je n'ai donc pas vécu les années de guerre. En revanche, j'en ai toujours entendu parler comme d'un événement majeur de l'histoire familiale, mon père y ayant sacrifié près de trois ans de sa vie de jeune adulte au service militaire ; Il n'en a jamais raconté les détails, je n'ai vu que la honte et la terreur dans ses yeux. Je n'ai senti que les frissons glacés sur sa peau. Lui aussi, comme le mouvement national, ne parlait que des années 39-45 qu'il avait vécues enfant mais il restait mutique sur ses 3 ans perdus. La guerre d'Algérie est le traumatisme familial fondamental et c'est mon héritage. J'ai questionné, je n'ai pas eu de réponse. C'est peut-être ce que je cherche encore aujourd'hui, une réponse.



Ainsi est arrivée dans ma vie le personnage de cette fiction, le colosse au pied d'argile sur lequel je m'appuie. Le passé colonial de la France entretient le racisme d'aujourd'hui et sédimente les inégalités, la misère sociale et intellectuelle. Le colonialisme a créé le manque de confiance en soi, la violence, la fureur, le désespoir ou la sidération.

Il y a des cités entières hors de Paris ou aux bords de Marseille, excentrées, fermées, isolées. Le RER ou les bus permettent aux travailleuses et aux travailleurs de partir faire les boulots pénibles aux centres des grandes villes ou dans les quartiers les plus chics. Les moyens de transports sont fragiles, comptés, fins fils reliant les services que les uns fournissent aux autres. Une forme bien maquillée de l'esclavage, elle se fond dans la masse de la misère, discrète. On dit de ces cités qu'elles ont leur économie parallèle : le trafic de drogue.

On s'indigne que la police laisse faire, impuissante, navrée. On imagine la terreur des policiers face aux bandes armées de trafiquants. Je sais que les jeunes hommes qui animent les réseaux sont leurs propres clients, les premières victimes. La meute est maîtrisée, il n'y aura pas de révolte. Les réseaux brassent le fric qui ne leur sert qu'à acheter leur propre came qui les maintient en place, endormis. Les deux pieds dans les poubelles, le cul sur les vestiges d'un muret écroulé, les Choufs de 13 ans font tourner les joints avec l'illusion d'être libres parce qu'ils bravent un interdit.

Leur force de vie, leur discernement et leur énergie, sont anéantis par le shit, l'illettrisme, l'absence de repère, de culture, l'abrutissement.

Les chefs brassent l'argent qui n'a de valeur que pour lui-même, pour ce qu'il représente et non pas pour ce qu'il peut acheter. Sur leur matelas de billets ils montent la garde, l'adrénaline les empêche de dormir.

L'économie parallèle que ça génère impacte l'économie nationale puisque tout finit dans les caisses de l'état. Elle devient l'arme absolue du maintien de l'ordre. Elle est la justification du ghetto.



Belkacem Tir, co-auteur et acteur.

Le monde dans lequel j'ai grandi est en train de disparaître, il se dissout dans la réalité de plus en plus dure. Il ne restera que des témoignages froids et distants, des statistiques.

Pour ma part, je ne suis pas sorti de mon passé. Mes souvenirs me reviennent sans cesse et me submergent souvent. Je m'en suis servi quelques fois comme base de travail créatif.

Dans les années 90 déjà, j'ai été à l'origine de spectacles d'interviews des gens de nos quartiers ou de mes parents. Trois spectacles ont été mis en scène par Akel Mohamed Akian du Théâtre de la Mer. On avait choisi l'aspect tendre et drôle de ces récits de vies.

Combat part du même principe, il est l'histoire fictive d'un personnage qui a vécu depuis la fin des années 60 dans une cité sensible des quartiers Nord de Marseille ou d'ailleurs. Alors qu'avec le Théâtre de la Mer nous faisions parler nos parents, me voilà possédé par l'histoire d'un homme de mon âge, qui a vécu dans la cité où j'ai vécu et qui a vu ce que j'ai vu.

Je suis acteur depuis la fin des années 80, j'ai commencé bien avant par être danseur professionnel. Cependant, je n'ai jamais eu les codes du monde de la culture. Je n'ai sans doute pas assez fait d'efforts pour y appartenir mais l'effort dans l'autre sens n'a pas été fait non plus. Le 13 mars 2023, j'apprends que Guillaume Diop devient le premier danseur étoile noir de l'Opéra de Paris. Alors résonne dans ma tête la phrase d'un camarade metteur en scène et directeur de compagnie, jetée en plaisantant pour se justifier de ne pas m'engager : « Il n'y a pas de rôle d'arabe dans mes spectacles ». Voilà, je participe donc à m'écrire mon rôle d'arabe.



Sur scène

Sur scène, un homme seul, droit, presque immobile, voilà ce à quoi je pensais au début de notre travail d'écriture.

La puissance de la parole devait venir de sa présence d'homme seul, droit, les mains dans les poches.

Je voyais ça comme un face à face avec le public, les yeux dans les yeux. Et rien d'autre. Seulement, le temps passe et les résidences d'écriture se succèdent, je ne peux pas m'empêcher de penser.

Je me cramponne à mon idée de départ : la sincérité de ce qui est dit doit être la force du spectacle. Je veux qu'il frappe, qu'il réveille. Je veux un travail de direction d'acteur rigoureux qui fera ressortir l'âpreté du propos. Mais je pense aussi à la construction en équilibre entre le témoignage brut et des moments d'évasion. Alors, sur scène je convoque un musicien alter-ego, frère jumeau, qui sera celui qui réussit à s'évader du réalisme, celui qui va nous faire entrer dans la tête du protagoniste. La musique nous fera survoler ce nid de coucou là.

La création de combat, un parcours...

L'écriture de Combat a commencée en résidence à l'Espace Culturel Busserine, le lieu culturel et social où l'histoire artistique d'un des auteurs de Combat a commencée. Puis, nous avions obtenu une résidence d'écriture et une aide financière au *Théâtre de Lenche-Joliette Scène conventionnée art et création, expressions et écritures contemporaines*, à Marseille.

Belkacem Tir, co-auteur de ce texte a rapporté ses histoires vécues, par lui et avec lui par ses frères, ses cousins, ses neveux ou ses amis. Pendant deux semaines, ensemble, nous avons repris tous ses témoignages. Nous les avons triées, nous avons construit une chronologie. L'objectif est de faire un récit de fiction avec ces histoires vraies. Nous avons travaillé la langue d'origine pour qu'elle devienne une particularité pour qu'elle soit naturelle et fluide. Nous avons cherché son authenticité, sa brutalité même, pour rendre la poésie de son argot, pour que le texte paraisse dit et non pas écrit. Au départ, nous voulions éviter à notre personnage le déterminisme de cette enfance et adolescence dans les quartiers sensibles du nord de Marseille. L'art allait sauver son esprit et son corps, notre histoire finirait bien. Nous voulions montrer qu'on pouvait être né dans un bidonville, subir le racisme au quotidien, on pouvait être le dernier d'une fratrie de 14 enfants, vivre simplement dans un immeuble de 18 étages, et s'en sortir grâce à l'action sociale et culturelle de la nation colonisatrice. Pour cela, il suffisait de coller à la biographie de l'un des auteurs, on aurait raconté la rencontre du personnage avec la danse, le théâtre et le cinéma. Mais, à l'issue de ces 2 semaines de travail d'écriture pendant lesquelles nous avons plongé dans le ghetto de son quartier, le personnage du monologue prenait son indépendance et rien, à part le hasard ou la chance, ne pouvait le sauver.

Nous avons finalement concentré notre récit sur la succession d'actes qui entraînaient le personnage dans la délinquance.

L'équipe

Dominique Sicilia.Comédienne, metteure en scène, autrice.

Formée à l'Ecole du TNM – La Criée, elle fait ses débuts sur la scène professionnelle au Théâtre de Lenche à Marseille puis sous la direction d'Ariane et Pierre Ascaride, à Paris. Elle travaille avec Denis Guénoun au CDN de Reims, et rejoint comme comédienne et assistante le premier groupe formé par Jean Michel Bruyère. À Marseille, elle est comédienne dans les spectacles des compagnies Théâtre de la Mer, TGV, Théâtre Joliette, Cartoun Sardines Théâtre, Tandaim, 7e Ciel... Elle est comédienne, autrice et metteure en scène, pour les créations interactives de l'Aurore de Nausicaa et de la compagnie Il est une fois à Tarbes.

Elle est metteure en scène pour la compagnie Abalone Théâtre à Aix-en-Provence. Elle joue, sous la direction de Valérie Grail, un texte de Nancy Huston, co-produit par le Théâtre du Soleil.

Comédienne sur les productions Cartoun Sardines Théâtre pendant 17 ans, à partir de 2007 elle en signe aussi les textes, les adaptations et les mises en scène avec Patrick Ponce. Dominique Sicilia gère, organise et dirige des ateliers de pratique artistique en milieu scolaire ou en direction de personnes en situation de handicap avec la Cie Tétines et Biberons. Elle fabrique plus d'une trentaine de films où les élèves de classes primaires, des collèges, lycées et BTS sont acteurs et scénaristes. Elle invente le principe du théâtre en Roman photos, ateliers théâtral et ludique en direction des enfants et des adolescents. Actuellement en tournée:

Elle écrit et met en scène Ma grand-mère s'appelle Boeuf... pour le jeune public. Elle met en scène Gardiens de phare de Bernard Monforte pour la Cie Théâtre du Gaucher et Il est une fois. Mise en scène de Une longue histoire avec des actrices en situation de handicap, Cie Tétines et Biberons. Elle est metteure en scène et dramaturge de Les Jupes de ma mère, spectacle musical et féminin, Chansons et Coquelicots : hommage à Anne Sylvestre, Combat avec Belkacem Tir, 3 spectacles produits par Éclosion 13. En préparation : Doutes de Malika Fecih.

Belkacem Tir. Comédien et danseur.

Comédien au théâtre de La Mer direction Akel Akian pendant une vingtaine d'année, il joue notamment Les Oranges de Aziz Chouaki et connaît un grand succès. Belkacem travaille aussi au théâtre Joliette avec Haim Menahem et avec Denis Barré Cie Kartoffeln puis à Toulon avec la compagnie La Barjaque.

Formé à la danse par la Compagnie Aix Atelier jazz d'Elisabeth Angelvin (méthode Matt Matox), puis danseur professionnel dans la compagnie. Il est engagé chez

Nouveau Regard et Body and Soul, compagnies de danses professionnelles implantées au cœur du quartier de la Busserine, direction Jean-Pierre Ega, puis chez Meaari, compagnie Geneviève Sorin. Belkacem est aussi acteur dans des séries télé ou au cinéma dans les films de Philippe Dajoux. Avec la compagnie Tétines et Biberons il dirige des ateliers de théâtre en direction des personnes en situation de handicap. Il joue dans Ma grand-mère s'appelle Bœuf... et Combat, spectacles écrit et mis en scène par Dominique Sicilia. Belkacem rejoint la troupe de Serge Noyelle au théâtre des Calanques pour danser dans La Porte d'Ensor.

En préparation, Doutes de Malika Fecih, m.e.s D. Sicilia.

Ahmad Compaoré.

Batteur, compositeur et improvisateur.

1990, Ahmad fait la rencontre de Fred Frith à Marseille pour la création de l'opéra-rock "Helter Skelter" et connaît divers musiciens avec lesquels il collabore depuis : Marc Ribot, Jamaaladeen, Ikue Mori, Barre Phillips, les regrettés Tom Cora et Michel Petrucciani, et bien d'autres. Après 2 ans de formation au Centre Musical & Créatif de Nancy (M.A.I) duquel il sort major de promotion en 1995, il participe aux résidences du percussionniste Makoto Yabuki et du balafoniste Mahama Konaté à Marseille. Il

intègre un groupe de groove sénégalais puis celui du chanteur et compositeur réunionnais Ti Fock. Membre fondateur du légendaire trio Oriental Fusion (Hakim

Hamadouche et Ed Hosdikian), il figure sur plus de 30 albums et a joué dans le monde entier. Pendant les années 2000, il commence à travailler et à composer pour le théâtre, le cinéma et la danse, notamment avec la chorégraphe égyptienne Karima Mansour. Deux fois lauréat Culturesfrance "Hors les Murs", il séjourne en Inde pour s'initier à l'art du tabla auprès du maître Sree Debasish Dass, puis au Japon pour un projet de création avec divers artistes. Il mène des expériences dans la musique expérimentale et improvisée, le jazz et la fusion. Il a été le batteur du bluesman

Lucky Peterson.

Créateur du label Musique Rebelle, Ahmad Compaoré enseigne la batterie et les percussions contemporaines à la Friche la Belle de Mai, son lieu de résidence à Marseille.

HISTOIRE ET REFERENCES

Je joins à ma note d'intention l'extrait d'un document de recherche sur le quartier où vit le personnage fictif de Combat. Le mémoire très documenté relate une période de l'histoire de Marseille peu reconnue et pourtant si importante.

Toute l'archive est intéressante, vous pouvez en consulter l'intégralité à cette adresse : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00784522/document>

Histoire et mémoire du Grand saint Barthélémy à Marseille. Entre immigration, politique de la ville et engagement associatif.

Virginie Baby-Collin, Stéphane Mourlanc (Université de Provence Aix-Marseille I, UMR 6570 Telemme-MMSH)

Du bidonville à la Cité

Avant d'être un quartier, le territoire du Grand Saint Barthélémy est une « campagne » formée de terrains marécageux, irriguée par de petits ruisseaux où s'élèvent quelques belles bastides bourgeoises. Un village, Saint-Barthélemy, se développe au XIXe siècle autour de la gare construite sur la ligne Avignon-Marseille. La SNCF loue des lopins de terre destinés à devenir des jardins ouvriers gérés par l'association des jardiniers de Provence. Cette association, soucieuse de tirer d'autres bénéfices de ces terrains que le bien-être des travailleurs, sous-loue, avec l'autorisation de la SNCF, 150 jardins de 200 m² chacun. Les abris de jardins ont alors tôt fait de se transformer en baraques pour soldats algériens, qui, démobilisés à la fin de la Seconde Guerre mondiale, attendent le versement de leurs pensions.

Les délais se prolongeant, ils font venir leur famille, transformant ainsi la « campagne » en bidonville. Si aucun quartier n'ignore, dans les années 1950, « ces zones abandonnées à la misère », le plus grand bidonville de Marseille se forme entre Saint-Barthélemy et Sainte-Marthe. Y résident environ 6000 personnes, pour la plupart des Algériens, mais aussi des Italiens et des Espagnols. Les arrivants se regroupent par origine géographique, même parmi les Algériens. La vie ressemble à celle des villages d'origine d'autant plus que la promiscuité renforce les sociabilités. La municipalité dirigée depuis 1953 par Gaston Deferre entreprend alors de résorber les bidonvilles. Dans un premier temps, à partir de 1954, des cités de transit, comme celles de la Paternelle ou de Font-Vert, sont construites, étape provisoire entre le bidonville et la cité.

Ces ensembles de préfabriqués temporaires jouent le rôle de «centres de triage» avant le relogement dans les nouveaux HLM.

L'arrêté ministériel du 6 janvier 1960 prévoit la construction de la ZUP n°1 qui, sur 160 hectares, doit comprendre 9960 logements, dont 3200 logements privés. Le projet répond à un triple objectif : le relogement des populations du centre-ville démolie après le dynamitage du Vieux Port en 1943 et les combats de la Libération en 1944, puis remanié lors de l'aménagement de l'autoroute nord (A7); la résorption des bidonvilles ; l'accueil de rapatriés d'Afrique du Nord.

Ces espaces rapidement construits, aux parties communes vite mal entretenues, sont très hétérogènes de par leur architecture distincte d'une cité à l'autre, et fragmentés par le tracé de l'avenue Salvador Allende. Construite entre 1974 et 1977 pour desservir le nouveau Centre Commercial du Merlan et rejoindre le quartier de la Rose, cette artère coupe l'ensemble du Grand Saint Barthélémy en deux morceaux à peine reliés par des passerelles. Lorsque fin 1975 les travaux s'achèvent, on recense 8800 logements sociaux, 585 logements en accession à la propriété et 170 logements dans le secteur libre ou construits par des promoteurs privés. Pour beaucoup, le passage du bidonville où se maintenaient des pratiques communautaires héritées des villages d'origine, à la cité, entraîne une forme de repli qui témoigne des difficultés d'adaptation à une nouvelle société. Dans les premiers temps, les grands ensembles de la ZUP n°1 accueillent une population hétérogène tant du point de vue social qu'éthnique. Des enseignants et des employés de la SNCF y côtoient des ouvriers au sein d'une population jeune et active. À la population d'origine européenne, se mêlent Maghrébins et Antillais, même si la répartition des logements dans les bâtiments entraîne une distinction spatiale: certains d'entre eux regroupent les 3-4 pièces habités principalement par des familles d'origine européenne, d'autres les 5-6 pièces où vivent les familles nombreuses, notamment étrangères. Les écoles, construites avec quelques années de retard sur les logements et conçues en fonction de critères nationaux, ne répondent pas aux besoins de la population : dans la ZUP, le nombre d'enfants par famille est deux fois plus important que la moyenne nationale.



photos Jean-pierre Ega, D.Sicilia, Vincent Barbaste

Contact artistique Dominique Sicilia

sicilia.domi@gmail.com

06 76 76 00 21

Contact administratif Dominique Bianchi

eclosion13@yahoo.fr

06 79 38 84 55



ASSOCIATION ÉCLOSION 13

Adresse : 128 Bd de la Libération - 13004 Marseille SIRET : 751 470 303
00023 – Code APE : 9001 Z

Licences de spectacles n° 2019001646 & n° 2019001647